

CHAPITRE XI.

Cours d'amour.

L'amour avait un rôle avoué dans la société chevaleresque. C'est un trait de mœurs bien éloigné de nos usages. On parle dans nos salons d'un mariage; mais on n'y parle pas d'amour. Ce serait indécent, *improper*, comme disent les Anglais. On était moins prude en ces vieux temps. Dans une réunion de dames et de chevaliers, il était bien entendu que toute dame avait son chevalier et tout chevalier sa dame, à moins de mésaventure comme celle du malheureux Raimbaud. On ne savait point en général qui était le chevalier de telle dame et qui était la dame de tel chevalier : la chevalerie avait établi à cet égard une loi de discrétion. Mais tout chevalier portait les couleurs de sa dame, signe mystérieux vu de tous, compris seulement d'elle et de lui. Dans la salle du château, dans la chambre des dames, on causait de guerre et d'amour. Au plus fort de cette terrible bataille de Massourah racontée plus haut, le comte de Soissons,

tout en frappant à tour de bras sur la foule pressée des musulmans, trouvait le temps de dire à Joinville : « Sénéchal, laissons braire et crier cette canaille, et, par la greffe-Dieu, parlerons-nous encore vous et moi de cette journée en chambrée devant les dames. » On racontait devant les dames les exploits, et l'on attendait d'elles la récompense. On ne pouvait parler du mérite sans parler aussi du prix. Le chevalier dont les prouesses occupaient la chambrée, soit que lui-même, soit plutôt qu'un autre en fit le récit, suivait avec anxiété les effets de ce récit sur la dame qui tenait son cœur. C'étaient ensuite de grands débats pour savoir à quoi était obligée la dame d'un tel chevalier et pour fixer la dette de l'amour à la valeur.

On ne se bornait point là, et la conversation prenait sur le même sujet un tour plus élevé. Tant d'engagements amoureux faisaient la matière d'une chronique bien fournie. Parmi tant d'hommes, tant de femmes, tous liés d'amour, que de situations diverses, que de cas différents, que de débats à juger, que de principes à établir! On arrivait bien vite aux théories sur l'amour. Des femmes d'un esprit distingué tinrent dans leurs châteaux des cercles où les beaux esprits de la chevalerie se livraient à ces discussions.

Ce n'était pas assez de discuter, il fallait juger. Les débats, les procès d'amour comme celui qui

fut porté à Éléonore de Guyenne, se présentaient de toutes parts. Ils ne pouvaient ressortir au parlement.... Les choses du cœur sont si délicates, si subtiles, si équivoques, si incertaines ! C'est toute une casuistique, toute une scolastique, toute une jurisprudence nouvelle. Il faut nouvelle faculté et tribunal nouveau. En effet, cette scolastique eut ses savants docteurs, cette casuistique ses subtils casuistes, ces procès du cœur leurs juges en robe. Non pas en robe noire : au tribunal des *cours d'amour*, les nobles dames siégeaient elles-mêmes. Elles ne constituaient pas toujours à elles seules tout le tribunal : des chevaliers, des poètes, formaient le corps de cette magistrature ; mais la présidence était toujours dévolue à une femme, afin de donner aux arrêts d'amour une sanction irréfragable. Dès qu'une noble dame, bien experte en ces matières, avait prononcé, tout était dit, il fallait se soumettre. L'adoration où la chevalerie jetait l'homme à l'égard de la femme ne permettait pas la révolte, à moins de félonie. N'était-ce pas de quoi rendre jaloux le pape lui-même, de trouver si bien établie par le monde une autre infaillibilité que la sienne ?

Les *gentilsfemmes* qui tenaient ces cours d'amour n'étaient pas seulement aimables et belles : elles étaient instruites, elles étudiaient les *bonnes lettres* et les *sciences humaines* ; elles joignaient à

l'ascendant de la grâce celui d'un esprit cultivé, et doubler ainsi la force de leur empire. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, Marie de France, femme du comte de Champagne, Henri I^{er}, tint une des cours d'amour les plus célèbres du royaume, et laissa des arrêts d'amour que l'on a conservés. Cette noble femme donna le ton à toute sa famille et fit de la cour des comtes de Champagne une des cours féodales les plus cultivées. Elle fut la grand-mère du fameux Thibaut VI, dont l'instruction fut si parfaite, les vers tant vantés et l'amour si célèbre.

Il serait facile de nommer beaucoup de cours d'amour. La Provence en était comme le foyer. On voit près de Saint-Remi les ruines du château de Romani, que l'on appelle encore dans le pays Château-d'Amour. Là siégeait Phanette de Gantelme, qui fut tante de Laure de Noves. Pense-t-on que l'esprit délicat de Pétrarque se fût laissé séduire par la seule beauté du corps sans la culture de l'esprit? Laure avait appris de sa tante les bonnes lettres et les sentences d'amour; toutes deux *romansaient* avec une facilité merveilleuse en toute sorte de rythme provençal. Au XIV^e siècle, Avignon étant devenu le séjour des papes, toute la haute société du pays accourut dans cette nouvelle capitale de la chrétienté, visitée de tout l'univers. Les nobles dames y tinrent nombre de cours d'amour dont la renommée se répandit en France, en Italie, en

Espagne et dans beaucoup d'autres contrées. Les étrangers de qualité qui venaient visiter le pape Innocent VI ne négligeaient point d'aller entendre les définitions et sentences d'amour prononcées par les nobles dames. Ils rencontraient autour d'elles une société brillante et instruite de poètes, de gentilshommes et de gentilsfemmes du pays. Celle qui eut vers ce temps le plus de succès et de réputation était une dame du Poitou, mère d'un gentilhomme nommé Marchebruse, qui était venue s'établir à Avignon, et qui « était bien la plus belle et brave courtisane (dame courtoise) venue de longtemps en Provence. » Elle tenait cour d'amour ouverte, et son salon était le rendez-vous à la mode de la société la plus choisie.

Qu'on ne croie pas que les cours d'amour eussent beaucoup de loisir : de toutes parts leur arrivaient par message des questions qu'il fallait résoudre. C'était une constante activité d'esprit, une continuelle analyse des plus fines nuances de l'amour ; c'était comme un travail en commun de tous les gens d'esprit de l'époque sur cette intéressante passion du cœur humain.

On trouvera subtiles ces questions d'amour, ces *jeux-partis*, comme on les appelait, parce qu'il y avait toujours deux thèses en présence. Si vous les méprisez, c'est que vous n'aimez point. Aimez, et, tout occupé de votre amour, vous les trouverez

moins méprisables. Quand nos pensées s'arrêtent longtemps sur un seul objet, elles se subtilisent en tout ce qui le concerne, et nous nous accoutumons à des raffinements de sentiments et d'idées qui nous semblent peu naturels, peut-être à tort, dans d'autres temps et un autre état d'esprit.

« Lequel aimeriez-vous mieux? que votre maîtresse fût morte ou qu'elle en épousât un autre? » Qu'importe à l'homme d'affaires? Combien à l'amant! Ne voit-on pas que la réponse à cette question pouvait avoir les plus graves conséquences, et que la vie d'une femme pouvait en dépendre? Au reste, préférer sa maîtresse morte est plus passionné et plus égoïste; la préférer aux bras d'un autre est plus désintéressé et plus sublime. « Qui souffre le plus, du mari dont la femme ou de l'amant dont la maîtresse est infidèle? » On ne peut guère comparer. « Doit-on plus blâmer celui qui se vante des faveurs qu'on ne lui a pas accordées que celui qui publie celles qu'il a reçues? » Le second est imprudent et déloyal, le premier impudent et menteur. « J'aime une femme que je n'ai pu fléchir; une autre m'offre son cœur; dois-je renoncer à la première ou continuer de la servir? » Eh! mon ami, à quoi bon servir les ingrats? Voici une question digne d'un puritain de l'amour: « Je parviens à plaire à votre maîtresse et à vous succéder. Qui de nous deux doit ressentir le plus de peine? » Beaucoup de gens ne

comprendront même pas la question. « On vous propose de jouir une seule fois de toutes les faveurs de votre dame, à condition de ne plus la revoir jamais, ou de la voir tous les jours sans jamais rien obtenir d'elle. » C'est sur quoi un homme de l'Orient ou un homme de l'Occident auront des avis fort divers, si j'en crois Montesquieu. Le vrai chevalier ne pouvait hésiter. D'autres questions tombaient, il faut l'avouer, dans le libertinage.

Tout cela est raffiné? soit; mais non sans profit pour l'héroïsme et non sans intérêt pour le cœur. On trouverait du raffinement dans les plus beaux endroits de Corneille. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'ajouter que chacune de ces questions pourrait fournir le thème d'une tragédie, d'une comédie, d'un drame, d'un roman très-pathétiques; que la vie du cœur roule sur des *jeux-partis*; qu'enfin cette finesse d'analyse psychologique et morale qu'on admire dans le théâtre et le roman français est peut-être un héritage éloigné de ce travail merveilleux, excessif, j'ai presque dit *gothique*, de la société chevaleresque sur les sentiments de l'amour.
